

TEL FILS

PIERRE COCHEZ

TEL FILS

PHÉBUS

© Libella, Paris, 2015.

I.S.B.N. : 978-2-7529-1019-6

Pour quelques fils et filles...

Nous sommes à New York. Dans un appartement de Manhattan. Une fenêtre du salon, assez étroite, descend jusqu'à la moquette blanche, ou bien grège. De cette ouverture, on peut voir d'autres fenêtres du même groupe d'immeubles, et le vide une trentaine d'étages plus bas. On devine l'eau, pas très loin.

A priori, je n'aime pas cette vue. Elle me rappelle le vertige qui me prend de temps en temps, dans un avion ou depuis la fenêtre de mon appartement à Paris.

Nous habitons cet appartement grège. Je dirais que tout est blanc cassé. Les murs, la lumière qui vient du dehors, la moquette, le canapé. Nous sommes sur ce canapé, vaste, bas, confortable. Pas d'autre meuble dans cet intérieur.

Je dois être âgé d'un peu moins de dix ans. Toi, tu es assis sur le canapé. J'ai posé la tête sur tes genoux et je suis allongé, les jambes repliées. Je suis abandonné. C'est moi qui m'abandonne. Je sens tes genoux un peu cagneux. Comme les miens, aujourd'hui. Je regarde droit devant. Pas grand-chose. Peut-être la télévision. Ce n'est pas sûr, car nous devons être en 1966 et les écrans n'ont pas encore mangé le monde.

Plus sûrement, de ma place, je regarde le couloir moqueté qui file droit. Des portes blanches et des chambres qui se devinent. Comme l'appartement où j'allais vivre plus tard, rue Perronet, à Neuilly, chez ta sœur : une maison heureuse, peuplée de vies multiples qui se croisent en râlant, qui se donnent des consignes à ne pas oublier, des signes discrets d'affection.

Revenons à nous deux.

J'ai posé depuis longtemps ma tête sur tes genoux. Je ne fais rien de remarquable. Je ne dis rien. Toi, tu téléphones. L'appareil à cadran est en plastique beige. Il est muni d'un long fil. Je pense que ta conversation est professionnelle. Tu parles en français, d'une manière détendue.

Je me fiche, hier comme aujourd'hui, de ce que tu disais à ton correspondant, ce jour-là. J'ai la tête sur tes genoux. Je voudrais répéter cent fois cette phrase. Tu me caresses les cheveux tout en parlant. Cette caresse, je la sens encore aujourd'hui en écrivant ces mots. C'est une caresse d'homme à un autre homme. Tu passes ta main dans mes cheveux légers. Tu les soulèves avec tes longs doigts. Tu t'arrêtes et puis tu reprends au rythme de ta conversation téléphonique.

Tu suis le fil de ton interlocuteur. Je suis le fil de mon rêve éveillé, le regard droit devant, sur ce couloir clair et confortable. Tes doigts dressent une mèche de mes cheveux bruns et la reposent. Je n'écoute pas ta conversation. Je ne la comprendrais pas et je ne connais pas l'homme à qui tu parles.

Dans cet appartement du ciel heureux de Manhattan, sur ce canapé profond, je suis libre.

C'est une sensation de liberté que j'éprouve en bâtissant ce souvenir heureux. Car je l'ai construit, ce lien avec toi. Il n'a pas existé. Tu ne m'as pas protégé. Je ne t'ai pas aimé.

Maintenant, à plus de cinquante ans, j'observe avec minutie les pères et les fils.

Un vendredi soir, à Londres, j'attends le train à la gare de Saint-Pancras pour rentrer à Paris. En face, un fils se tient entre les jambes de son père. L'un joue avec son jeu électronique, l'autre avec son téléphone portable. Leurs bras se mêlent. Nous aurions pu vivre quelque chose qui ressemble à cette intimité.

Pas très loin de là, une autre scène m'évoque de méchants souvenirs. Un homme emmène sa petite amie et le fils de celle-ci en voyage. Rien ne sera trop beau ni trop cher. L'homme s'emploie à séduire femme et enfant. Le fils de la jeune femme apprêtée devra être gentil pour se faufiler entre ces deux-là.

J'ai connu une situation assez similaire, un peu après ton départ. Cela ne m'a pas laissé le goût de l'amour.

Cette lettre ne voudrait pas être une plainte. Elle le sera de temps à autre. Je l'écris pour tenter de saisir le nuage qui est au-dessus de ma tête. Pour l'enfermer dans mes bras, comme j'aurais pu le faire avec toi. Même si je ne suis pas sûr de goûter ce type de démonstration.

Mon grand-père – ton père – serrait la main de ses petits-enfants, filles et garçons. La peur de transmettre les microbes qu'il avait transportés depuis son service de l'hôpital Saint-Joseph ou son cabinet de la rue Jouffroy.

Je ne sais pas s'il te serrait la main, à toi aussi.

Une photo que je conserve vous montre, lui et toi, dans un parc. Tu es en culottes courtes, assis sur le dossier d'un vaste banc de bois de couleur blanche. Lui se tient assis sur le banc en chemise et cravate, tourné vers toi. Il t'observe. Son bras droit est posé sur le dossier du banc et sa main effleure ton genou. Il doit hausser les yeux pour te regarder.

Il sourit et semble s'interroger sur ce fils qu'il a fait. Toi, tu es fier et abandonné devant l'objectif.

Tu m'as manqué.

Tu peux le lire de deux façons. Première version : j'ai été des nuits à pleurer ton absence. Ce n'était pas vrai jusqu'il y a peu de temps. Ou bien, seconde version possible : tu m'as fait et tu ne m'as pas réussi. Ce n'est pas vrai non plus. J'ai trouvé ma juste place. Seulement, j'ai mis du temps et je l'ai trouvée sans ton aide.

Dans ma chambre d'adolescent, il y avait une photo de toi. C'était une photo de studio, retouchée au crayon. Visiblement, elle ne te ressemblait pas beaucoup. C'était une photo morte, comme toi. Elle avait été livrée sans légende. Je ne sais pas qui l'avait placée dans ma chambre. Elle faisait partie de l'ameublement, rangée avec mes livres de prix d'excellence dans des cubes en bois laqué blanc de style « contemporain ». Cette photo était une image sans explication.

Plus tard, ma grand-mère – ta mère – me donnait trois autres images, dans un cadre photo en cuir rouge, à trois volets. Je l'ai toujours.

Le volet central comprend une photo de mon grand-père prise à une fête de famille ; celui de gauche est pour toi, en uniforme de polytechnicien ; celui de droite est pour moi, en jeune étudiant aux boucles brunes, au gros nez et aux yeux de chat.

Là aussi, le triptyque m'a été livré sans légende. J'aime mieux cette seconde photo de toi. L'uniforme est seyant. Il te donne de la vie.

Cette vie n'a pas été une tragédie, comme on me l'a suggéré pendant longtemps. Je l'avais, en tout cas, compris comme cela. Tu es mort trop jeune et mal. Pendant longtemps, j'ai cru qu'il s'agissait d'un souffle au cœur. Je ne sais pas pourquoi, puisque les indications concernant ton départ étaient inexistantes. Régulièrement, je sentais mon cœur battre un peu fort et je craignais, moi aussi, d'être emporté par le même mal.

Tu es mort jeune, beau, intelligent et aimé de tous et de toutes. C'est du moins l'impression que j'en ai.

Je me trouve maintenant dans les vestiaires du Racing dont tu étais également membre. En m'inscrivant dans ce club sportif il y a vingt ans, je voyais une manière de tenir un fil vers toi, tout en me rassurant sur mes capacités à gravir l'échelle sociale. Au vestiaire, dans la forêt quasi déserte de casiers de bois clair, j'entends maintenant les discussions entre les pères et les fils.

Dans cet endroit fermé aux femmes, un fils qui vient d'apprendre à parler demande à son père ce que veut dire «trop cher». Un autre explique à son père qu'il jouera au tennis tous les jours pendant ses vacances.

Tu ne m'as pas donné ta tendresse, même si ce mot n'est pas ajusté à ces bras et ces mains d'hommes qui se croisent sans y penser. Tu n'as pas pu me donner ta force. Cela aussi je l'ai compris, il n'y a pas très longtemps.

Tu ne m'as pas protégé. Des femmes, entre autres.

Je reviens sur cette affaire de canapé. Cette main dans mes cheveux, cette tête sur tes genoux me rendent fort. De laisser venir cette sensation, de la laisser monter en moi, me remplit de gloire. Je n'ai pas vécu ce moment. Mais il aurait existé, sans ta mort.

J'en suis certain. Tu aurais continué à m'aimer, comme

tu l'as fait aux derniers mois de ta vie et aux premiers de la mienne. Tu m'as pris dans tes bras. Cet instant a eu lieu. Je suis né au début du mois d'août. Tu es mort un peu plus de trois mois après, à Saint-Joseph, dans le service de ton père qui prenait sa retraite cette année-là.

Les rares informations sur ta fin me viennent de ma mère. Je ne les aime pas.

Elle pouvait t'entendre – dit-elle – « hurler de douleur » depuis la porte du service où tu étais hospitalisé. Elle a pris un jour sa voiture pour me conduire vers toi à Saint-Joseph depuis l'appartement de la rue Jouffroy, dans le 17^e, où elle était tenue à l'écart de ces jours sombres par mes grands-parents. Elle vivait une tragédie et je faisais partie du texte de la pièce.

Tu m'as pris dans tes bras. À plusieurs reprises, peut-être. Certainement.

Quelqu'un m'a dit – je ne sais plus qui – qu'à la fin de ta vie, sur ton lit d'hôpital, tu demandais si tu avais eu un fils ou une fille. Tu pleurais de joie quand on te disait que c'était un fils.

Je suis ce fils, penaud devant la tragédie qui se noue devant lui. Les acteurs sont immenses. Ils sont mon père et ma mère. Je ne leur arriverai jamais à la cheville. En tout cas, dans le registre du tragique de leur existence. Voilà, en gros, le message que j'ai compris de ma mère. Entre les silences, les larmes et quelques reproches.

Aujourd'hui, je pense à toi, qui me prends dans tes bras. Je suis fragile, autant que toi. Tu me portes, après t'être assis dans ton lit. Tu ne « hurles » plus. Je dois humer ton odeur. Tu dois sentir la médecine. Je suis petit dans tes bras et je ne dis rien. Ces bras m'arrachent à ceux de ma mère. Ils m'en défendent.

Pas pour longtemps. Mais, dans tes bras, je ne peux pas encore y penser. Je peux simplement comprendre que tu me portes.

J'aime sentir tes doigts dans mes cheveux sur ce canapé imaginaire, grège et confortable. Ce canapé, je l'ai posé à Manhattan, sans doute pour la force de ses immeubles de vitres et de briques qui montent vers le ciel. C'est dans ce ciel que tu te caches désormais. Je l'ai décidé.

Là-bas, c'est un sentiment de confort qui me nourrit et me construit. Il ne s'agit pas d'un canapé aux coussins énormes dans lesquels on s'étouffe. Il s'agit de bras qui me tiennent et auraient pu m'aider à me tenir maintenant. Un jour, tu m'as reconnu et porté.

Et puis, tu es parti. J'ai fait mon chemin.